



## Le Beach Boy qui surfait à contre-courant

À rebours de l'image lisse de son groupe, Brian Wilson était sans doute le plus complexe de la bande. Ce génie torturé a marqué de son empreinte la pop des années 1960.

**Ces dernières années**, les Beach Boys tournaient sans lui, machine à jouer les vieux tubes où seul le chanteur Mike Love demeurait du groupe d'origine. Et quand Brian Wilson se produisait encore sur scène, ce que son état physique précaire lui permettait de moins en moins, c'était bien sûr avec ces mêmes chansons impérissables de sa composition, mais sans le nom ni la caution du groupe qu'il avait fondé avec ses deux frères, Dennis et Carl, leur cousin Mike et Al Jardine. On était alors à l'aube des années 1960 à Hawthorne, banlieue résidentielle de Los Angeles. Et l'image lisse que donnait cette joyeuse bande de

gentils garçons bien nourris ne laissait rien supposer des querelles et ruptures à venir, ni des fêlures déjà existantes. L'histoire de l'aîné des Wilson, mort à 82 ans mercredi 11 juin, est celle d'un compositeur extraordinairement doué et d'un personnage complexe voire complexé dans son expression, subissant voire recherchant tutelles et contraintes, tout en luttant pour s'en émanciper. Son premier mentor fut le père de la fratrie, Murry Wilson. Musicien frustré lui-même et tyran domestique. Murry s'improvisait manager et joue un rôle décisif dans leurs débuts. À 19 ans, en 1961, Brian Wilson s'impose précocement comme l'auteur des mélodies qui lancent les Pendletones, rebaptisés Beach Boys, sur la vague de la surf music. Inspiré par les harmonies vocales des Four Freshmen et le son de guitare de Chuck Berry, ce grand gaillard au gabarit sportif mais qui ne surfe pas, sourd de l'oreille gauche, signe des hymnes de poche à la gloire du *californian way of life* – la plage, les filles, les bagnoles et... le surf.

Le succès presque immédiat du quintette pourrait l'inciter à s'enfermer dans une formule, mais Brian ne va cesser au contraire de faire évoluer la musique des Beach Boys.

Par François  
Gorin

Photo Michael  
Ochs Archives



tout en contenant pour l'heure ses idées au format d'une chanson pop. *Fun Fun Fun, I Get Around, Help Me Rhonda, California Girls...* les tubes s'enchaînent, dynamiques et ensoleillés. Parfait autodidacte, il est stimulé par des influences qui menacent parfois d'être écrasantes : le producteur new-yorkais Phil Spector et son « mur du son » – un effet musical ; Burt Bacharach, orfèvre mélodiste aux arrangements sophistiqués ; et les Beatles, plutôt du côté pop incarné par Paul McCartney. De caractère introverti, à rebours de l'image un peu boy-scout véhiculée par le groupe, Brian Wilson creuse aussi une veine plus intimiste, à partir du très éloquent *In My Room* – la chambre, ce monde protégé où le jeune homme peut « confier ses secrets ».

Dès la fin de 1964, alors qu'il tenait jusqu'ici la basse en tournée, le Beach Boy numéro 1 cesse de se produire sur scène – il détestait prendre l'avion – pour se consacrer exclusivement à la composition et à la production des chansons que ses frères et consorts enregistrent en studio avant de les jouer partout dans le pays et ailleurs, devant des foules extatiques. Libéré de la tutelle de papa Murry, Brian manifeste de nouvelles ambitions musicales dont l'album

*Pet Sounds*, paru en mai 1966, est le manifesté : une véritable symphonie pop sur l'adieu déchirant à l'adolescence. Les autres Beach Boys n'en sont plus que de simples exécutants, à côté d'un orchestre au complet, et Mike Love, en particulier, voit d'un mauvais œil son cousin surdoué se lancer sur une voie moins « commerciale »... et collaborer avec d'autres paroliers (Tony Asher, bientôt Van Dyke Parks).

*Good Vibrations*, sensation polyphonique de l'automne 1966, pourrait mettre tout le monde d'accord. Mais il a fallu six mois pour peaufiner ce numéro 1 atypique et la propension de Brian Wilson à s'enfermer dans une forme autistique de création paraît d'autant plus alarmante que la consommation de drogues (psychotropes notamment) qui l'accompagne rend le maestro de plus en plus paranoïaque. Au moment même où un de ses nouveaux morceaux, *Surf's Up*, filmé pour la télévision, reçoit l'approbation de Leonard Bernstein, Brian se met à glisser dangereusement sur une pente dépressive. *Smile*, projet grandiose conçu comme un panorama de toute la musique américaine, plonge son auteur dans un état où l'autodestruction menace. La maison de disques (Capitol) arrête les frais et publie *Smiley Smile*, un succédané de l'œuvre inachevée. Entre-temps, les Beatles ont mis le monde à leurs pieds avec *Sgt. Pepper*. Le fiasco *Smile* sème une confusion durable au sein des Beach Boys et Brian Wilson ne se remettra jamais tout à fait de cette année 1967, celle du Summer of Love et du rock psychédélique. Il plaudra plus tard n'avoir pas supporté la pression de se voir qualifié de « génie ». À la fin d'une décennie qu'il a pour le moins marquée de son grand talent, l'aîné des Wilson n'est plus tant le leader des Beach Boys que le collaborateur épisodique d'un groupe désormais voué à la célébration nostalgique. Il continue certes de composer pour eux, et plusieurs chansons prévues pour *Smile* – parfois tutoyant le sublime comme *Surf's Up* ou *Til I Die* – verront le jour sur des albums ultérieurs.

Mais sa santé physique et mentale se dégrade. Brian passe le plus clair de son temps en robe de chambre, obèse et défoncé. Il y aura certes des come-back plus ou moins orchestrés selon les besoins du groupe, et même des tournées, mais ce n'est qu'à la fin des années 1980 qu'il refait vraiment surface. À l'époque du premier album solo, qui porte simplement son nom, en 1988, Brian Wilson est certes encore sous la coupe du Dr Eugene Landy, thérapeute et gourou aux méthodes douteuses. La mort de son frère Dennis (par noyade, en 1983) et l'acrimonie des autres Beach Boys continuent de l'affecter. Mais il connaît malgré tout un regain musical qui va se prolonger tant bien que mal dans la décennie suivante.

Au début des années 2000, dernier survivant de la fratrie, Brian est prêt à tourner le dos à ses démons et renoue même avec un passé qui lui valut autant de traumatismes que d'aura. La reconstruction de l'album *Smile* tel qu'il l'avait conçu à l'origine, avec l'aide d'un groupe d'admirateurs, The Wondermints, constitue une véritable catharsis. En 2016, une autobiographie, *I Am Brian Wilson*, effaçant celle qu'il avait rédigée en 1991 sous la dictée du fumeux Dr Landy, vient sceller sa réconciliation avec lui-même. Deux ans auparavant, le biopic *Love & Mercy*, largement supervisé par sa deuxième femme, Melinda (morte en 2024), donnait une accolade hollywoodienne à l'un des plus passionnants personnages de la pop ●

Brian Wilson, « le cerveau » des Beach Boys, pendant l'enregistrement de l'album *Pet Sounds*, à Los Angeles, en 1966.